

## Catilinaire contre le cercle d'études JLSDLH cercle dit "d'études de Wilhelm Reich"

Pendant un peu plus de deux années, j'ai eu l'occasion de fréquenter un « Cercle d'Études » qui dit se référer à Wilhelm Reich (ici : WR). J'avais entrepris cette aventure pour m'intégrer à un groupe et comme il m'en était parallèlement donné la possibilité, de devenir sans doute un « analyste reichien » au bout de 64 ateliers après la remise d'un mémoire (que j'avais commencé à écrire sous le titre de *Les troubles de la grégarité*). Ce parcours devait aboutir à un projet social, en somme.

Pratiquer l'aide aux personnes seul n'est pas aisé : être entouré de collègues rend la chose plus facile. Mais, tout à coup, au bout de 40 ateliers, j'ai été *invité* (je souligne le mot « invité ») par JLSDLH à participer à une réunion de supervision qui s'est avérée être – le chef étant appuyé de ses acolytes – mon éviction brutale, violente de ce groupe. Non pas seulement à cause de différents théoriques, mais principalement à cause d'attouchements sur des femmes. Je vais tenter ici de clarifier ce phénomène. Tout ce qui est écrit ici peut se prouver par des enregistrements audio et des écrits publics.

S'il ne s'agissait que de différents théoriques, finalement, je pensais déjà me séparer de ce groupe si ce n'est que j'aimais y fréquenter certaines personnes et que cela m'était agréable. Mais j'ai dû le quitter ayant été accusé de malversations de nature sexuelle. Ces accusations n'ont été écrites nulle part, seulement dénoncées verbalement. Il n'y a eu *aucun nom* de prononcé, sauf un que j'ai su *indirectement* et à qui j'ai demandé confirmation sans réponse reçue. Je ne sais pas sur *qui* elles ont été perpétrées, ni *quand*, ni *comment*, sinon qu'un vague geste du chef lors de son acte d'accusation qui

était aussi son acte d'éviction, dans le même quart d'heure de la condamnation. Ces accusations ont été portées devant des gens qui presque tous opinaient de la tête. Ces actes d'attouchements ont ensuite été décrits par le menu au cours d'ateliers auxquels je n'ai pas eu le loisir de participer et dont je n'ai rien su, mais où il m'a été rapporté que des personnes ont pleuré lorsqu'elles les racontaient. J'ai été complètement discrédité auprès des gens qui me plaisaient ; plus personne ne me fréquente, sauf une, de loin en loin.

Du simple point de vue arithmétique, si j'ai participé à une quarantaine d'ateliers où j'ai rencontré environ une soixantaine de personnes (au grand maximum), cela m'a donné la possibilité d'avoir croisé environ une trentaine de femmes. Qu'on me dise que j'ai procédé à des attouchements sur sept d'entre elles, donne une proportion de une pour quatre et *aucune* n'aurait réagi sur le moment ou après ces actes : c'est grossier. Aucune n'a parlé à une autre de ces attouchements qui apparaissent à celui qui les aurait commis, tout à coup, au bout de deux années.

Les participantes ne sont plus des petites filles apeurées, placée *seules* devant un pervers polymorphe : ces femmes participaient, de part leur présence même, à la capacité du groupe à pouvoir se défendre de tels comportements, sinon le groupe montre là une grande déficience dans sa capacité de protection, de maternage, signifiant que la peur – ne serait-ce que résiduelle – qui y régnait ne pouvait permettre une libre expression à ces personnes, à moins d'une autorisation. Or, leur présence dans le groupe était précisément due à cet aspect de convivialité, de chaleur, de tolérance et de reconnaissance mutuelle.

À cela s'ajoute que chaque fin d'atelier était l'occasion d'au moins deux prises de paroles : l'une pour commenter l'exercice qui venait d'avoir lieu,

l'autre pour donner son avis sur le déroulement global de la journée. Or aucun avis négatif n'a été émis, au cours de ces 40 participations au regard de mon comportement en ce qui concerne d'éventuelles malversations sexuelles.

Ce groupe a une composition disparate, mais il contient plusieurs psychologues praticiens, des personnes « travaillant dans le social », des personnes ayant des patients en thérapies, ainsi que des « amateurs ». Tout le monde y participe suivant ses moyens. Malgré mes demandes, aucune des personnes qui le fréquentent n'a été effleurée, après quarante ateliers, par ce fait incongru, humainement, de me laisser dans l'ignorance de la réalité des faits qui me sont reprochés – ces personnes ayant donné, pourtant, une approbation à l'acte d'accusation, au jugement et à la condamnation – et que cela ressemblait, sous accusations de malversations sexuelles, trop à une castration fortement symbolique ; plus précisément, cela ressemble à *une damnation*, étrange pour un groupe établi sur l'aide à autrui. Il serait possible de *croire* que je serais capable de ce dont on m'accuse. Il y a une cohérence que je vais essayer de mettre à jour.

Durant tout le temps que j'y ai passé, aucun groupe de travail n'a été organisé, ni sur l'identification des blessures, l'apparition des blessures, les éventuelles solutions aux blessures, ni sur autres choses : à croire que ces blessures sont si intenses et brûlantes qu'il n'est pas même possible de les aborder collectivement. Les ateliers se terminaient une fois sur deux par une sorte de jeu, ce jeu était la plupart du temps très sérieux.

De prime abord, si on m'avait dit qu'il s'agissait d'un *Centre d'Études Jacques Lesage de la Haye*, en vue de devenir suivant ses concepts un « psychanalyste clérical », j'aurais été d'accord, mais s'il avait agi sous son vrai aspect, il n'aurait pu dissimuler un « Cercle d'Études *Wilhelm Reich* » pour

n'en laisser que des arrêtes.

### 1 - *Sur le principe*

La méchanceté de *ne pas* me donner la parole pour me défendre en vis à vis des gens qui m'accusent et de persister à m'accuser de faits dont je me sais innocent, n'est pas justice et l'injustice est une cruauté humaine.

La méchanceté de me laisser dans cet état de *ne savoir pas* ce qu'on me reproche précisément, de ne pas vouloir me permettre une confrontation et d'insinuer des saletés à mon égard n'est pas humain.

La méchanceté de m'écarter de cette manière abrupte du Cercle auquel j'ai participé pendant deux années (40 ateliers) est proprement immature.

On a cherché véritablement à me détruire, psychologiquement, à m'accabler d'une mort psychique.

N'avoir pas profité, dans le cadre de ces ateliers psychanalytiques, d'un cas aussi manifeste où est révélée une perversion, montre que ce cas n'existe pas, que les arguments pour le monter sont faux ou dénaturés, que la constitution même du groupe est une facétie, que le groupe qui a suivi ce développement s'est fait berné par un cureton et ses enfants de chœur, que l'équité naturelle à l'humain a été spoliée et que les gens se sont fait spoliés du sens de la justice.

Par l'interdiction des rencontres, la vision et la confrontation des témoins, le fait d'être accusé sans possibilité de se défendre et salir ma personne, *dans le cadre du groupe de formation psychanalytique*, est proprement une dénonciation que le curé qui guide ce groupe est manipula-

teur et fait porter cette « évidence responsable » sur l'ensemble des personnes qui composent ce groupe.

Le chef de ce groupe décharge sur autrui sa propre asthénie du travail psychanalytique et de l'objectif du travail du groupe : aider autrui à guérir de ses souffrances passées, en évitant d'en commettre des présentes plus graves encore, établies sur celles passées. Mon éviction est *un échec* lamentable pour ce chef et pour chacune des personnes de ce groupe qui s'est laissée entraîner par lui.

Et moi, maintenant, quelle confiance vais-je faire aux gens devant de tels comportements : j'ai donné longtemps et regardons ce qui m'arrive ? Pourquoi les gens que j'ai fréquentés ne veulent plus même me parler ? Ce silence montre une honte, soit de me fréquenter plus longtemps, soit cachée derrière ce silence, celle du comportement qui a provoqué cette éviction. Ça sent le pourri et ça pervertit la vision et la perception du monde.

Voyons, voyons...

## 2 - *L'échappée*

J'avais prévenu le chef plusieurs fois, de vive voix, par lettre, par courriels et par des publications sur un blog ([capys.wordpress.com](http://capys.wordpress.com)), des difficultés que j'avais parfois de recevoir son enseignement suivant ce que je connaissais de la théorie de WR. Il m'a certifié en au moins trois occasions qu'il n'y voyait pas là un véritable problème, que je concevais seulement les choses d'un autre point de vue et qu'un peu de contradiction ne fait pas de mal ; et que, même si au début il pensait que j'avais un esprit de contradiction pour simplement contredire, il avait compris

maintenant que j'étais de bonne foi et de bonnes intentions.

Cependant, il n'a jamais voulu me parler de problèmes ou des questions théoriques en plusieurs occasions, dont deux où nous prenions le même train et où je l'avais invité à voyager ensemble, du temps où se disaient déjà des choses sur mon compte : crainte de la contradiction ? ou bien désir de garder une carte à abattre plus fortement plus tard ?

### 3 - *L'invitation et le passage à l'acte*

L'invitation proprement dite

a - Et puis un jour, j'ai reçu un message du chef m'invitant à me joindre à la supervision du mardi 29 octobre 2015. C'était un message sur mon répondeur et il me demandait de le rappeler pour confirmation. Lors de cette confirmation de vive voix, son ton est amical, ne laissant rien présager ce qu'il mijotait pour moi. Au cours de cette invitation, il s'agira, en fait, de me faire part de mon éviction du groupe : ce n'était *pas* une « invitation ». J'étais arrivé à l'heure. Il y avait déjà quelques personnes, dont le Com dont je parlerai tout à l'heure, et puis une autre dont je ne comprends vraiment pas l'attitude, puisque lorsqu'elle me regarde, elle voit bien que je ne corresponds pas à ce qu'on dit de moi. Il y avait des femmes, dont une n'a pas voulu me faire la bise, d'un geste selon lequel je n'en valais plus la peine. Et les autres me l'ont faite par politesse.

b - Il a fallu attendre que tout le monde soit là, en supervision, même les gens qui n'ont pas fini le cursus. Qu'est cette supervision où même les gens n'ayant pas terminé le cursus de formation, peuvent y participer ? Je ne dis pas cela pour faire le gendarme, mais pour souligner la cohérence de la chose. Même si une personne travaille comme psy ailleurs sans avoir suivi cette formation ici, comment se fait-il qu'elle puisse être

supervisée ? Pour tous, il fallait impérativement avoir suivi tous les « actings », etc. et elles qui n'en savent rien, pourraient les employer dans leur technique ?

c - des gens que je ne connais pas, d'autres que je connais et avec qui cela s'est bien passé, d'autres qui m'ignorent alors qu'ils me valaient leur sympathie, et le Com.

d - finalement le chef parle. Il passe d'abord la pommade avant de frapper. Au début, il n'évoque que les problèmes théoriques. Puis viennent ces fameux « attouchements ». Je demande qui et comment et quand. Je n'en saurai rien, sinon qu'un « comment » qu'il me montre : une main sur les parties sexuelles et l'autre sur son sein, de manière extrêmement gênée. Ha bon ?! Le geste était faux, il était mêlé de vouloir convaincre tout se sachant mensonge. Je me souviens d'une époque, il y a une dizaine d'années où, quand on voulait discréditer ce qu'elle disait, on disait d'une personne qu'elle était pédophile. Là, c'est « peloteur ». Je parlerai un peu plus loin de ces « attouchements ». La méthode est vraiment mauvaise : asséner ainsi à quelqu'un devant tant de gens de tels coups par surprise, s'étonner qu'on ne puisse rien répondre, et le laisser partir dans la nature, est *véritablement mauvais*, même si cette personne devait avoir à se justifier de tels actes. On aurait dû lui décrire ce qu'on a à lui reprocher, *par écrit*, de sorte qu'elle puisse se remémorer de ces actes qui lui sont reprochés, ensuite, si elle le pouvait, la laisser se justifier et la garantir d'un soutien au cas où elle n'irait pas bien du fait de sa culpabilité mise à jour lorsqu'on la met à la porte. Sinon, c'est quoi être « reichien » ? Il y a que le jugement était *déjà* établi et définitif : j'étais « irrécupérable » ; je me demande si ça aussi, c'est « reichien ».

J'ai reçu une dépatouillée de première. Un flot continue de réprimandes,

de reproches, d'accusations, de récriminations, sans prendre un souffle et sans m'en donner un. Tout cela s'est passé sans qu'une *trace écrite* en témoigne : pas d'Histoire avec ces histoires. Je ne ferai pas même parti de l'histoire du groupe, car ce groupe n'a pas d'histoire, il est vide. Ces « attouchements » sont sortis comme d'un chapeau, magiquement, et on m'en éclabousse la vie. Mon antagoniste avait *une tête de bois avec des yeux du même métal*, comme disent les enfants, et cela n'a effrayé personne d'autre que moi.

e - On m'a reproché aussi de n'être pas assez attentif et proche du patient au cours des actings. Outre que je suis encore en formation, donc en apprentissage, il y a quelque chose qu'il faut dire à propos de la relation patient-thérapeute. On sait que le patient ne vient pas pour guérir, mais pour améliorer ses symptômes. Et qu'au cours de cette relation qui se déroule dans le transfert et le contre-transfert, on oublie que le patient manipule le thérapeute pour ne pas guérir et que le thérapeute habile agit par contre-manipulation. C'est la base de l'analyse caractérielle de WR, son fondement. Il n'utilise pas le mot « contre-manipulation », mais « imitation » du patient : lui renvoyer comment il ne veut rien changer. Je n'ai jamais outrepassé le cadre de cette méthode, avec douceur et attention, mais je vois que j'ai été efficace en y étant déjà très léger. Ce n'est pas très difficile, puisque l'entretien énergétique de la névrose reposant sur la stase énergétique sexuelle, on perçoit tout de suite la force de cette stase, quoi qu'on fasse, quoi qu'on soit doux : cela fait écho (transfert et contre-transfert), le patient ressent cet écho comme une étrangeté à la fois attractive et répulsive. La contre-manipulation est cette manière d'aider le patient de sorte qu'il reste attiré par l'absence de stase dont il a perception, mais n'en connaît que trop peu pour qu'il se dégage, courageusement, de celle-ci. Pour cela, le thérapeute se doit pas avoir peur de ses propres sensations d'organes qui lui indiquent la peur du patient, vi-



vante, afin de lui redonner une pulsation et de ne pas la mettre à jour trop brutalement. L'apprentissage est le dosage de cette relation. Mais parce qu'elle est *vraie*, cette relation « touche » le patient, en lui ou en elle ; cette relation « touche » la stase, l'énergie immobile, sa coagulation. Il ne s'agit pas de lui rendre immédiatement sa mobilité, car on sait qu'alors, la personne en perdant son contrôle, elle perd aussi sa tête. Sachant cela, que me reproche-t-on en fait ? D'être efficace ? Ou d'être trop efficace ? En quoi cela est-il rédhibitoire pour continuer le cursus si c'est la dose qu'on me reproche ? Ces arguties théoriques ne valent pas dans mon éviction, elles ne sont que des adjuvants. Et ces adjuvants cachent quelque chose, comme un exhausteur de goût.

#### 4 - *Les personnes*

##### a - *le chef*

D'après les descriptions qu'il fait de lui-même, le chef est un anarchiste (et affirme haut et fort que WR est un anarchiste qui ne se connaît pas), un cycliste fier de ses victoires, prof d'université en psychologie ayant tenu un cours sur WR et sa technique thérapeutique, militant anti-carcéral et antipsychiatrique. Il parle créole et verlan. Ce n'est pas sur la personne que j'ai quelque chose à dire, mais sur ce qu'elle professe. Je pense que cet écrit décrit aussi bien sa méthode, sa théorie et sa pratique, en tous cas, avec moi. Il a un tic : il remonte souvent de son majeur droit une mèche qui tombe parfois sur son frond, avec un petit geste de la tête en arrière. Selon WR, dans « Premiers écrits », le tic est un substitut à la masturbation.

Le chef se dit le continuateur du travail de WR qui a pour origine Freud et passe, après WR, par Ola Raknes, Federico Navarro et Gérard Guasch : le chef est le dernier de cette longue lignée, le continuateur

final. Il y a une plaque qui commémore cette lignée autopromotionnelle dans l'entrée du cabinet de la sous-chêfe de Lyon. Une photo de cette plaque a été prise et imprimée sur un A4 dont il distribue à chaque atelier des photocopies vraiment médiocres. Dans ce qu'il distribue, il a « le bébé reichien » qui date des années 70 de la revue Sexpol, photocopie montrant un nourrisson mâle penché sur son sexe avec un air mi-curieux mi-satisfait. Pourquoi, pas en plus actuel, une petite fille ou les deux ensemble ?

Il n'y a aucun polycopié des ateliers, mais au bout d'une année, du fait qu'il se redit très souvent, le tour des questions est effectué, il ne reste plus que des détails qui sont des variantes. Comme ce qu'il écrit, ce qu'il dit est tourné d'une certaine manière : il agrmente son discours de lambeaux de pensées qui embrouillent la votre, de sorte que vous ne savez pas exactement ce qui a été dit, dans quel but et dans quelle intention : la ligne directrice n'est pas le traitement de la stase sexuelle, mais un trouble mélange de psychanalyse issue de divers auteurs pour la plupart rétifs à la théorie de WR. C'est qu'il mélange beaucoup de choses : du Lacan avec de l'Adler, du Jung avec du Foucault, du Girard avec du Balandier, du Marie Bonaparte avec du Anna Freud, etc. et pour s'y reconnaître, ce n'est pas si facile, surtout quand tous ces gens ont œuvré pour *éviter* toute solution à la problématique sexuelle humaine.

Et tout son cours n'est que de la *psychanalyse* que WR disait être un frein à la compréhension de la cuirasse caractérielle. Sur cette cuirasse, pas même un atelier ; sur l'orgone, cinq minutes derrière un atelier sur l'énergie dont tous sommes restés insatisfaits : d'où ? le cosmos en nous ? la formule de WR dont j'ai clarifié la justesse dans le déroulement de l'orage.

Ici, rien de « reichien », à moins qu'on y voit de cette couleur dans les

continuelles références politiques que le chef donne sur son propre engagement, engagement que WR disait lui-même n'avoir rien de politique. WR détestait le politique et les politiques, ces « colporteurs de liberté », ces anarchistes de droite ou de gauche !

b - *la sous-chef de Lyon : le papier du chiotte, les asticots, etc.*

Dans la bande, du côté de Lyon, il y a une personne qui est sous-chef, en attendant de mieux : la retraite du chef. Elle a certainement accompli de grandes choses, mais à ce jour, elle parle et rit en « tenancière de taverne ». J'ai deux-trois observations à son sujet :

J'avais rencontré une femme, A. (première lettre de l'alphabet), dans ce cercle, que j'ai aimée rapidement et fortement et en ai reçu une réciprocité, qui avait cette « taverne » comme psy depuis plus de huit années. Au cours de notre relation avec A., j'avais espoir que, du fait de ma présence, sa psy l'aiderait – en mettant à profit en la prenant comme point d'appui cette fraîche relation – a plus aisément solutionner son caractère centré sur la retenue au lit par une méfiance têtue au laisser-aller, par égarement du merveilleux abandon féminin. Mais j'ai été souvent étonné de voir A. revenir de sa séance sans positivité et parfois avec avec hostilité. J'avais remarqué que cette « tenancière de taverne » ne m'aimait pas : quoique son attitude se soit radoucie un moment, elle gardait toujours une distance d'indifférence distance remarquable. Je me suis sérieusement posé la question de l'efficacité de cette thérapie et de son orientation lorsqu'un soir, au retour d'une de ces séance, A. me fait une terrible scène de jalousie à propos d'une donzelle qui avait besoin de réconfort et à qui j'avais adressé (je le lui avais dédié) un papier puisqu'il était une réponse à une sienne question.

Car par ailleurs, la disposition de A. à se retenir lors de nos rapproche-

ments amoureux n'avait pas diminué et même, selon moi, elle n'y mettait plus le même entrain, la même veine, la même chaleur qu'au début de notre rencontre, la même recherche. J'ai posé la question à A. de savoir si elles parlaient de sexualité au cours de leurs entrevues et A. m'a répondu que ce n'était pas là le centre du problème. Hum hum... Néanmoins, A. devenait de plus en plus indifférente au rapprochement sexué, prétextant que je n'étais pas assez doux, que je ne la comprenais pas, que je ne faisais pas attention à sa fatigue ou à son indisponibilité, et que je « ne pensais qu'à ça » : entendre cette phrase fait tinter des clochettes, pour sûr : dès lors qu'on « ne pense qu'à ça », tout le reste est discrédité. En fait, ce sont des symptômes de quelqu'une qui se raidit face à la sexualité de laquelle elle ne retire pas de satisfaction (ce dont je peux être l'origine) ou encore d'une personne qui se restreint dans la satisfaction sexuelle. À quoi donc peut le métier de psychologue servir s'il ne parle pas de la sexualité vécue dans le couple dès lors qu'on a conscience par son métier-même, que la sexualité est un facteur particulièrement important pour le bonheur qui peut y régner ? À moins d'être soi-même en trouble avec cette sexualité, c'est une discussion qui devrait avoir lieu dès que votre patiente a décidé de devenir amoureuse. Il s'agit d'un pas important qu'elle entame sur la route du bonheur, il faut la soutenir pour qu'elle fasse le second, de sorte qu'elle puisse faire le troisième en toute confiance, non ? Votre patiente trouve-t-elle que son amant est violent ? Discutons-en, pour qu'elle puisse clarifier cette affaire avec elle-même et sache en parler avec celui qu'elle aime. Après huit années de psychothérapie, si elle n'a pas fait une croix sur sa propre satisfaction, la thérapeute doit en avoir reconnu des angoisses et leurs formes, non ? Pourquoi hésiter à les adoucir, à rassurer sa patiente ? Rencontrer l'amour est-il si facile qu'il faille y être indifférent, comme si on pouvait le rencontrer dans le magasin du coin, comme sur « Achète un mec » ? C'est précieux l'amour, plus précieux que l'âme. Quand A. et moi nous sommes séparés

(sur un geste d'exaspération de moi pour tenter, primitivement, de la sortir du fait qu'elle prenait à l'envers toutes mes intentions), elle était aussi malheureuse que moi. Nous nous sommes parlés longuement (plus de six mois encore), mais elle continuait à voir mon geste comme une violence : il doit bien y avoir une explication à cela. On voit à cet écrit que je peux réfléchir, tenter de comprendre et trouver un milieu, non ? Qu'a-t-il été soigneusement dit, dans ce cabinet de thérapie avec un tel thérapeute ? Oublier que l'orage amène la pluie qui abreuve le sol et la plante ? Mais continuons...

Une sorte de pièce à conviction m'est venue après notre douloureuse séparation d'avec A., à l'occasion d'une fête qui réunissait les deux groupes. Au cours de cette fête, je vais aux toilettes. J'urine et tire la chasse d'eau et, comme cela arrive souvent, je regarde si je n'ai pas mis une goutte sur le rebord de la cuvette : il y en avait une. Je l'essuie donc avec du papier rose que je jette dans la cuvette et je sors. Juste après moi vient la « femme des tavernes » et elle voit le papier rose. Elle : *Mais... tu n'as pas tiré la chasse d'eau !* Moi : *Ben si.* Elle : *Tu n'as pas tiré la chasse d'eau, je te dis.* Moi : *Si, le papier c'est que j'ai essuyé le rebord de la cuvette.* Elle : *Tu n'a pas tiré la chasse d'eau : il y a encore du papier dans la cuvette !* Moi : *Je te dis que si.* Elle : *Et ce papier ?* Là, je me suis dit que les arguments ne porteront jamais, las je me suis tu et lui ai laissé la place pour qu'elle tire la chasse d'eau. Mais je me suis dit aussi que je comprenais pourquoi A. était restée accrochée à son caractère : sa psy, avec une telle fixation sur l'analité (même si ce n'est pas à mon égard seulement), ne peut pas l'aider. Je vais détailler : la première question (*Mais... tu n'as pas tiré la chasse d'eau ?*) : je suis déjà sale ; la seconde : (... *je te dis*) : je suis un enfant ; la troisième (idem) : je ne sais pas admettre ce qui est évident et persiste dans le mensonge. Ça me rappelle quelque chose... ces « attouchements », par exemple où je dis ne pas les avoir commis et où on affirme pourtant que je les ai faits. Un schéma

caractériel ? Continuons encore...

Elle ne s'est certainement pas empêchée de m'écraser, ensuite, en huis clos ou en huis ouvert, une fois que ces « atouchements » ont été mis à découvert. Aussi, bien que nous étions restés en contact (car une réalité amoureuse qui a existé ne peut se dissoudre qu'avec violence), ces ragots ont confirmé à A. que je suis un pervers, qu'elle s'est faite avoir, que son amour (et la confiance qu'elle y a mis) avait été gravement blessé, qu'elle avait raison de me voir violent et qu'il n'était plus possible de se voir, en prétextant que je ne pouvais me défaire d'excuses envers les personnes que j'avais agressées, excuses que je ne savais toujours pas à *qui* adresser. Ça s'est brusquement arrêté. Je vois que la souffrance amoureuse pour une *tavernière* est une histoire se vivant comme autour d'un comportement semblable à l'ivrognerie : une pacotille de sentiment, encore qu'elle ne sache pas ce que c'est que « boire beaucoup »... jusqu'à cette ivresse qui ressemble tant à celle de l'amour.

Pour finir de montrer cette sorte de thérapie, au cours du dernier atelier auquel j'ai assisté, atelier centré sur une forme d'ethnopsychiatrie (selon quoi, pour comprendre l'expression d'une angoisse, il faut faire référence à la culture de la personne qui exprime cette angoisse, puisque ce sera sa manière de pouvoir l'exprimer. Mais là où je l'explique en deux mots, JL demande 3 heures en tournant en rond sans qu'on en saisisse le centre), il s'est dit de drôles de choses. Il était parlé d'autres sociétés. Le chef confond succube et incube, m'enfin, on comprend. Et la sous-chef d'affirmer connaître une femme qui voit sa maison envahie par des asticots lorsque vont apparaître des événements importants dans sa vie (naissance, mort, etc.). Ces asticots ont même été donnés à un vétérinaire qui les a fait analyser : ces asticots qui apparaissaient comme ils disparaissaient, ne donnaient pas de mouches et en outre, avaient les yeux bleus

(il a le sens de l'humour, ce véto). Bon... Silence dans la salle. Elle : *Si si c'est vrai*, etc. On doute de la santé affective d'une telle personne. Mais le chef, même si on a senti une petite gêne aux entournares, n'a pas démenti une si grosse bêtise, il a même certifié que la personne aux asticots était une personne saine d'esprit, qui guérissait les autres. À la question : *Peut-on douter de la capacité orgasmique d'une telle personne ?* le chef a répondu que cette personne « avait un mari, un amant et une amante, qu'elle dormait bien, etc. » On voit la hauteur de l'ethnopsychiatrie. La puissance orgasmique de WR réduite à une quantité de corps. Ce sont ces personnes qui ont mis sur le marché affectif du groupe le fait que je procédais, moi, à des attouchements que les attouchées ont décrit en pleurant : il y a eu du travail au corps, comme on dit. Mais c'est *cette* personne qui s'occupait en thérapie de mon amante et je n'ai pas vu d'asticots aux yeux bleus lors de cet événement d'une extrême importance qu'a été notre séparation ; elle non plus.

*c - ma psy : le secret de l'analyse, le vent du boulet des attouchements, sa peur de moi, l'incestuel du système*

Avec ma psy, que je pensais à l'époque « reichienne », recommandée par le chef et pratiquant la thérapie du chef... je m'attendais au moins à trouver une sorte de complicité intellectuelle. Faire pratiquer des actings en restant assise dans son fauteuil à trois mètres de son patient, c'est le laisser dans la solitude de sa solitude. Au début, du fait qu'elle participait aussi aux ateliers – j'y reviendrai –, la question de l'amitié s'était posée et elle a semblé dépitée lorsque je lui ai dit qu'une telle relation ne pouvait avoir lieu quand le rapport entre les personnes était assujéti à la relation analysé-analysant (du simple point de vue du transfert *et* du contre-transfert). Il est vite apparu qu'elle ne savait pas faire grand chose avec ou de moi. En outre, il m'était rapidement apparu qu'il y avait des fuites de ces séances où le secret professionnel devait être de rigueur. Je détectais ces

fuites par simples corrélations : il y avait parfois des dires du chef que je trouvais étrangement corroborant. Mais, ne voulant pas sombrer dans la parano, j'attendais une confirmation : on est bien obligé de garder confiance en qui se confie, non ? Cette confirmation est venue lorsque j'ai vu la carte professionnelle que je comptais éditer (son premier jet avec une faute de frappe qui n'a pas été relevée tant elle était scandaleuse ma prétention de futur « analyste reichien ») dans les mains d'autres personnes que celle à qui je ne l'avais pas donnée : à ma psy seule. Je pense que c'est une personne à qui mon énergie a fait peur, qui a eu peur de moi, encore une fois et que sa position de professionnelle, au noir, lui demandait de trouver une maîtrise. C'est psy mais ça n'a pas de vécu : allez-vous en savoir ce qu'elle a pris sur elle de ce que je lui ai dit, ce dont elle a eu peur et ce qu'elle a divulgué ? Heureusement pour elle que je ne suis pas si pervers, finalement !

La rupture s'est faite sur l'obligation imposée par elle d'écourter les séances de une heure et demie à une heure. Cette heure et demi me permettait, une fois *tous les quinze jours* de me régénérer, de me recentrer. En une heure, je n'en avais pas le temps. Et puis une fois, n'ayant pas d'argent pour la payer, je lui proposais un bouquin issu de mon travail en forme de contribution (ce qui était dans les cordes, dès le départ, des « tarifs démocratiques »), et elle m'a montré une forte déception, car précisément à ce moment là, elle avait besoin d'argent pour payer son loyer. Donc, d'une part, le fameux « tarif démocratique » était à volet variable, les séances étaient un bon à-côté pour payer ses dettes et elle n'est pas capable de tenir un contrat quant à la durée établie d'un commun accord auparavant de la thérapie.

Ces fuites étaient somme toute normales : la supervision était composée du chef et d'autres personnes, ce qui fait que ce chef et ces autres per-



sonnes *qui fréquentaient aussi bien les ateliers du cercle*, étaient au courant de toutes les affectivités de toutes les personnes qui suivaient le cursus. C'est sans doute pour votre bien. En racontant cela à un psychologue, il m'a dit que ce n'était pas correct, que c'était même « incestuel » selon son mot. Ce cercle JLSDLH est *incestuel*. Le chef avait la maîtrise du cercle et sur tout le cercle : la dictature est forme de paternalisme où l'inceste voudrait ne plus se cacher. Des « attouchements » psycho-affectifs, si je puis dire.

Mais, moi, par contre, au cours de cette thérapie, je n'ai jamais eu vent de ces « attouchements », jamais, alors qu'elle était au courant, inévitablement, puisque c'était dans les coulisses de la supervision depuis plus de six mois que la décision de mon éviction avait été décidée ; que c'est dans le cadre de ces supervisons qu'a été mise au point *la forme* de l'éviction. C'est honnête, ça ? J'en doute. Ce vouloir d'écourter les séances était donc aussi dans ce cadre, dans le dispositif de l'éviction.

### 5 - *Les arguments à caractère sexuel*

*Qui ? pas de réponse. Pourquoi pas de qui ? pour empêcher le harcèlement. Comment ? et mes pratiques (je m'occupe de satisfaction sexuelle, pas de sexe ou de sexualité). Le « raptus » est-il possible ? Le blocage de la faculté de pardon des personnes attouchées resté en suspend. L'absence de désir de guérison d'un cas manifeste, soit en thérapie personnelle ou en thérapie de groupe, par la discussion et la mise en confrontation.*

Hypothéquer que je n'ai aucune connaissance des limites de la décence et suis ignorant des interdits sexuels, ne garantira pas qu'on se donne meilleure conscience.

Le fait de me jeter littéralement en pâture au groupe comme un pervers

sexuel est proprement scandaleux. Le fait de me larguer, littéralement, de ce groupe auquel j'ai participé plus de deux ans sans discontinuer est véritablement un acte sadique, et dénonce une terrible volonté de m'atteindre au plus profond de moi, de me blesser l'égo, profondément. Sadique, car l'accusateur disposerait d'éléments qu'il m'interdit d'atteindre (et je pense a posé l'injonction à ses participants de n'en rien me révéler sous prétexte de « couvrir » les attouchées), d'éviter que je prenne connaissance de ces accusations précisément, sinon que sous forme générique : « tu as procédé à des attouchements » : j'ai peloté des femmes contre leur gré, sans que l'on veuille que je sache qui, quand, où et comment. Le sadisme réside dans ce maintien de l'interrogation que je devrais avoir de moi sur ma propre culpabilité, établie sur la base du dire de personnes auxquelles je suis susceptible d'accorder ma confiance quasi-entière et sur les affirmations inconnues de sept femmes (ce qui est énorme ! comment ne pas me souvenir d'au moins *une* ?).

Mais il y a un hic, de taille : comment cela a-t-il pu se passer : peloter une femme en soi, devant d'autres et plus ou moins à l'insu de ces autres – il faut vraiment me prendre pour un délirant... mais pour justifier ce manque, on parle de « raptus » (d'acte violent inconscient – et ici quand on parle de violence, c'est de la violence physique brutale) – et m'être fait surprendre. Cela ne se fait pas comme de manger un bonbon, on le comprend bien ! Pour une part, c'est cela qu'on veut insinuer : que je n'ai aucune connaissance des limites de la décence et suis ignorant des interdits sexuels, un véritable asocial qui s'est fait prendre au piège de sa perversion. Encore faut-il que je sois pervers... ce qui est un *caractère* bien déterminé, avec des comportements précis, des tics et des tocs décelables, visibles *auparavant des actes* ! Même ma « psy » ne m'a pas décelé de tels comportements. Et de cette manière, ce n'est pas seulement moi qu'on veut me faire passer pour un délirant peloteur et imbécile, mais l'ensem-

ble des participants du groupe : cela rajoute encore à la dépréciation du moi, sans que le provocateur de cette destruction propose une solution *réparatrice*, puisque je suis véritablement jeter aux oubliettes de ce groupe et de « sa » thérapie : c'est pas du sadisme, ça ?

C'est ici la pensée de drôles de gens. J'affirme que la base de mon comportement est la satisfaction sexuelle, pas le « sexe » en soi : c'est bien différent, car dans le premier cas on jouit de la relation, tandis que dans le second, on jouit de la transgression d'autrui. On supposerait donc que je suis un jouisseur de la transgression. Non, je ne jouis pas d'agresser les femmes en les transgressant : transgresser c'est idiot, c'est un jeu d'enfant gâté. On me voit (on m'a même vu tel !) comme un transgresseur, sur sept femmes. Mais, un transgresseur se souvient de ses transgressions, sinon comment en éprouverait-il le plaisir ? Or, je ne me souviens d'aucune transgression. Et c'est cela qu'on veut dire : selon quoi, ma morale interne, celle qui gouverne mes relations aux autres, ne comprendrait pas ce qu'est la transgression sexuelle. Si bien que je ne serais pas conscient de ces actes ; cependant tout ceci ne peut pas être sporadique, c'est un *caractère* qui transsude dans l'ensemble de la vie. Ici, à nouveau : le cas aurait dû être si intéressant dans le cadre d'études de la réalité à partir de la pensée de WR que je ne comprends pas pourquoi j'ai eu à subir cette violence extrême, à ma personnalité, à ma pensée, à ma manière de voir le monde.

Mais là n'est pas l'objet de la chose. Ce genre de morale implique, encore une fois, un comportement général de la personne : elle s'applique à tous ses gestes, on voit immanquablement que la personne transgresse aussi la relation à l'autre-même, son rapport à autrui, qui *se résume* par une tentative de *prise de pouvoir* générale *sur autrui* (autrui vous fait si peur qu'il vous faut avoir un pouvoir inconditionnel sur lui). Comment un tel com-

portement a-t-il pu ne pas apparaître durant le cours de ces deux années de fréquentation, à raison d'une fois chaque deux semaines ? Et vis-à-vis de qui ? Comment un tel comportement a-t-il pu lier des amitiés sur le temps qui a passé ? En fait, c'est mon comportement qui ne correspondait pas, par sa liberté, à ce guindé dont on se targue d'assumer dans sa culpabilité généralisée. Et on sait que la culpabilité inverse exactement ce qu'elle voit et qui la dérange pour le tourner à son profit : le pouvoir sur autrui. Je ne cherche le pouvoir sur personne, car je donne à tous les outils qui ne me permettent pas de le faire.

Cependant, lorsqu'on utilise le mot « raptus » pour décrire ma sorte de mémoire, cela signifie aussi que j'ai une telle culpabilité par rapport à mes *désirs* que je ne me souviens pas même de ces gestes qui seraient susceptibles de m'apporter du plaisir, car précisément, on culpabilise sur le plaisir volé, et rien de plus. Ce genre de pensée est dangereuse, pas pour moi, mais pour nous, les êtres humains qui veulent comprendre le monde pour en avoir du plaisir sain, léger, frais. On insinue par cette pensée, qu'il est possible qu'un individu ne sait pas ce qu'il fait devant témoin en tant que réalisation de ses désirs de satisfaction (le névrosé ou le psychotique ne cherche qu'à se satisfaire, bien évidemment). Pour un cours de psychanalyse, c'est assez mauvais. J'ai beaucoup de mémoire, au contraire et je ne vois pas pourquoi, même par culpabilité, je ne me souviendrais pas de ce que j'ai fait en faveur de mon plaisir : vous comprenez ? Si j'ai peloté sept femmes (de sorte que lorsqu'elles évoquent mes actes, certaines se mettent à pleurer) il devrait me rester quelque bribes de satisfaction quelque part... et je n'en ai aucun souvenir.

Peloter une femme contre son gré est vouloir accomplir un pouvoir sur elle. Je me souviens d'une question du Com de Brest, au cours d'un atelier : « *Comment déceler qu'une personne vous dit ou non la vérité ?* » avait-il de-

mandé au groupe. J'y avais répondu ceci : « *En y détectant son désir de prendre le pouvoir sur toi* ». Et si on s'accapare ainsi du pouvoir, c'est pour l'avoir longue et dure : il ne peut en aucun cas s'agir d'un raptus. Mais alors... pourquoi continuerais-je à dénier ce dont on m'accuse ? Sans doute s'imaginent-ils que je voulais être le Maître de ces Dames, organisation imaginaire très éloignée de l'anarchisme, en pensant que les opposés s'éclairent mutuellement, tant des vertus que des vices ? Voudrait-on penser que ce cercle m'est indispensable de sorte que je mente pour y rester ? Que j'aurais honte si j'avais effectivement touché ces femmes en conscience ? Si je l'avais fait en conscience, je n'éprouverais aucune honte, mais bien le plaisir de les avoir touchées, quel qu'en soit les conséquences.

Donc, ce qui se passerait, c'est que tout bonnement je mens. Mais pourquoi dont mentirais-je ? Pour garder le pouvoir sur autrui : j'ai profité de vous et j'en suis fier. Ensuite sur quoi devrais-je mentir et dans quel but, dans quel intérêt ; pour garder *quel* pouvoir sur autrui ? On voit bien que si je mentais, par ce discours-ci, je ne ferais que m'enfermer dans ma débilite, non ? Si, bien sûr ! Mais, je vais pousser le bouchon plus loin : je mentirais pour prouver que ce qu'on m'a fait est injuste, injustifié, mauvais, et cache une perversité qu'on voudrait bien que j'assume, moi. Et cette perversité serait native, non pas de moi, mais de l'enseignement-même qui est divulgué dans ce groupe. Est-ce un mensonge ?

Au surplus, j'ai un *honneur*. L'honneur est cette partie de soi que l'on veut garder vierge de souillure. Je considère avoir été souillé par ces assertions de pelotage. Il n'y a pas eu de pelotage de ma part. Je me suis toujours battu (j'ai des cicatrices, sur ma peau) pour garder mon honneur, toujours, jusqu'à la mort, car c'est ce qui fait mon âme, mon moi (et sans doute ma solitude). Et c'est sur ce point que ma curiosité s'éveille : pourquoi donc avoir attenter à mon honneur en procédant de cette manière, avec

toutes les carences humanitaires que j'ai décrites ? C'est pour cela que je souffre tant : parce que j'ai rabaissé mon honneur à la bassesse du vécu imposé par l'enseignement... et pour *rien*, sinon que pour l'avoir perdu souillé. Quoi que je sois pour elles, je donne mon honneur aux personnes que j'aime. Et dans le cas présent, on m'a volé ces personnes en avilissant cet honneur à leurs yeux : c'est la pire des souffrances pour moi. Et ici, je ne fais que tenter de récupérer cet honneur. Je ris bien, lorsqu'on donne un cours d'ethnopsychiatrie et qu'on ne connaît rien, ni de l'angoisse universelle humaine (toujours et immanquablement liée à la satisfaction sexuelle qui est de caractère social puisque restreinte par la morale), ni de l'honneur dont on peut véritablement mourir ou souffrir au martyre, qu'on provoque cette rupture et qu'on la laisse béante de douleur.

Il est possible qu'on dise alors que mon sens de l'honneur soit si fort qu'il m'obnubile l'entendement (pendant et après coup), au point que je n'admets pas avoir peloté ces sept femmes, ce qui est un nombre conséquent. Car, à l'inverse, cela signifierait que ces sept femmes n'ont pas été pelotées, et là, il y a un hic. M'est-il possible d'ergoter sur le terme « d'atouchement » ? Non, bien sûr, pour l'accusateur, je m'enferrerais dans la prison de la culpabilité sous-jacente du déni. Car on m'a bien vu, nom de nom, mettre la main sur le sein de cette femme ! on a bien affirmé que j'ai mis mes mains sur les deux seins d'une autre affaiblie en défense par ses deux mains prises par des cabas ! Alors ? La première à qui j'ai demandé confirmation, n'a pas daigné me répondre. La seconde... il n'y en a qu'une que j'ai croisée dans la rue, des sacs de victuailles à la main : ma psy. Les autres, je n'en sais rien et on ne veut rien me dire, car je serais capable de les harceler. Pourquoi ? pour leur fermer la bouche ? pour les palper à nouveau ? C'est me prendre ici encore pour un imbécile grossier dont les intentions relèvent du roman d'horreur pour petit enfant adultériné. Dans les deux cas que je viens de dire, ou les autres, pas de

confrontation possible. Ni les deux premiers que je viens de nommer, d'ailleurs. Car, que je réitère, *cela* deviendrait *alors* du harcèlement, et *cela* serait *alors* la preuve que j'ai un comportement délétère, infailliblement. Ainsi, à priori, mon comportement n'était pas délétère puisqu'il faut empêcher, par la confrontation, une confirmation de ce comportement pour qu'il puisse le devenir. Et là encore, il aurait été possible, soit d'accueillir ce comportement pour tenter de l'aider, soit d'avoir des *preuves* à présenter à un procureur. Car ce groupe laisse dans la nature de la vie sociale, vaguer et vaguer selon lui, un pervers dont il laisse à d'autres le soin de guérir en s'en déresponsabilisant. Il crée même ce genre de personne, car je n'ai jamais eu ce comportement ailleurs que chez lui.

Ha oui, mais, il ne faut pas davantage faire souffrir ces femmes que j'ai pelotées de mes mains froides d'égoïsme et avides de transgression. Et ces femmes, en conséquence, vont-elles trouver au plus prompt la *guérison* du pardon octroyé ? Vont-elles rester dans leur souffrance, à craindre de me croiser dans la rue ou ailleurs ? Qui les empêchent : les mêmes qui ont concocté cette éviction : elles, elles resteront leurs *objets* psychanalytiques, pendant huit années parfois, sans solution à l'impuissance organique. Dans ces conditions, on fait confondre en l'augmentant au pire, un acte qui exprime le fait d'être excédé, comme une pure violence et on détruit des amours.

Et moi, je resterais sans demande de *pardon* possible : c'est la faute totale, inexpugnable et inextinguible. Cependant, ici on oublie le fait majeur que pour avoir du plaisir sexuel, il faut être deux participants, de plein gré et consentants, et que pour être deux, il faut que la rencontre physique se fasse – certains vont tout de suite voir dans ce « physique », l'agression du corps à corps et trouveront une preuve de plus à mes attouchements : non, il s'agit de se voir, en vrai et non pas seulement en image de chéru-

bins. Ainsi, puisqu'il doit y avoir une approche, même à l'âge des sites de rencontres en image, il y a obligatoirement une interprétation de l'approche, entre adultes. Comme je doute fort d'avoir été, en société, de l'agressivité dont on parle, il s'agit bien de cette interprétation de la rencontre qui est corroborée par ce cercle (soit dit : d'études sur et de la vie à partir de la théorie de WR). La question qui vient est celle-ci : même si j'ai touché des femmes dans son cadre (ou ailleurs) et en tenant compte de la « sensibilité sexuelle » des femmes « agressées », quel est cette sorte de cercle d'études WR qui pousse à un tel point d'hystérie et l'entretient, dans le seul fait d'avoir été touchée de sorte que cela leur devienne et reste pathogène et qu'elles pleurent en les évoquant ? Manifestement, pour être dotées d'une telle sensibilité, ces femmes ont dû, antérieurement, avoir été sexuellement agressées (tout comme on devrait savoir que pour me comporter de cette manière, j'aurais dû, moi-aussi, avoir été sexuellement agressé). Ça ressemble à ces vidéos auxquelles on ajoute une musique stupide qui dégrade le plaisir des belles images.

Pour finir, il ne faudrait pas non plus que cette affaire « d'attouchements » fasse trop de vagues, car ce groupe est clandestin et il y a de l'argent, des heures clandestines et des fragiles pouvoirs qui y circulent : elle doit restée circonscrite à ce groupe, doté d'un chef « si bon » qu'il faut protéger et qui a par ailleurs des activités louables et aussi, d'une ambiance qui en faisait la caractéristique encore que les moins sensuels n'y comprenaient rien. Et je pense que ce sont ces « moins sensuelles » qui ont été « pelotées » : pourquoi donc me serais-je penché sur des femmes froides pour risquer un tel plaisir ? Ha ! par perversité contre moi-même ! Mais pourquoi donc se seraient-elles intéressées à moi ? Le désordre que j'apportais, sans doute. Il en est du terrorisme que de l'interprétation qu'on fait d'un acte, tous les adjouvants devenant des caractéristiques de ce qu'on veut déterminer parce qu'ils deviennent alors de preuves. On voit l'ambiance



que provoque, socialement, de nos jours, une telle interprétation des choses. C'est qu'on veut conserver un pouvoir et ce pouvoir sera toujours celui de la répression de la sensualité comme expression du plaisir sexué humain possible.

J'ai été jeté dans une mare d'immondices inconnues dans laquelle on veut me noyer sans secours possible. Toucher le sein d'une femme devant des gens (au moins trois personnes, dont une me dit l'avoir vraiment vu ! mais pas l'intéressée...) ; mettre mes mains sur deux seins dans la rue alors que les mains de la femme sont pris par des sacs des courses (dans la rue ? une seule : ma psy...) ; à la fin d'un acting, mes mains sur un sein (le sternum !) l'autre sur le pubis (le bas-ventre !) alors qu'il s'agit d'un ré-équilibre énergétique appris par ailleurs (massage, yoga, etc.) pratiqué dans le même but, et après avoir prévenu la personne ; et quatre autres encore sans que je me souvienne, moi, de quoi que ce soit ? Quelque chose ne va pas ; ces accusations cachent autre chose : leur mensonge accusateur, leur désir de détruire, et le fait de *devoir* m'évincer de cette mascarade de Cercle « d'études WR », car j'y montrais la vacuité, l'autoritarisme dissimulé sous de l'anarchisme pompeux, la perte de temps et la désorientation vis-à-vis de la boussole de la fonction de l'orgasme.

À cette lecture, je me ferais passer pour innocent, je n'aurais rien fait, n'aurais rien à me reprocher, n'aurais rien provoqué, je ne serais pas responsable de ce dont on m'accuse et qu'on me laisse pourtant sans compréhension de ce qu'on me reproche. Innocent ? c'est le contraire de coupable : c'est la même veine. Dénouer, en adulte *mature*, correspondrait davantage au projet. Il faut se méfier de me donner le tort de n'être pas coupable, cela dévoilerait les dessous d'une entreprise, pas très propres. Ainsi, on a dit que je remettais en cause l'autorité du chef, que je tentais par mes remarques de prendre son pouvoir (et même de chercher à pren-

dre sa place !), alors que je ne faisais au début que de demander des éclaircissements sur ce que je ne comprenais pas de ce que je savais et ensuite, que m'étonner de ses bêtises.

## 6 - *La théorie*

a - *l'hystérie revue par le chef en identité et le Com de Brest* ; a' - *le complexe de « castration »* ; b - *des actings du commerce* ; c - *la courbe de Chestnut Lodge* ; d - *le seul à parler de la femme : la vulve, le livre de D. Flaumenbaum, pas de conseils, etc.* ; e - *Il ne s'agissait plus de désaccord théorique (que je suis en train de montrer) mais d'un comportement sexuel frisant – d'un côté ou de l'autre : il faut choisir – la peste émotionnelle. L'excitation sexuelle les excitent, mais hors de la sexualité.* ; f - *la procréation et le rapprochement sexuel selon JLSDLH et consorts.*

Lorsque j'ai rencontré WR dans *Die Funktion des Orgasmus* (1927), en 1977 en édition pirate, la première chose qui m'y avait plu était cette remarque selon laquelle la névrose était nourrie par l'insatisfaction sexuelle (en fait, la stase énergétique – libidinale – résiduelle de l'insatisfaction). Je connaissais cette vérité par vécu : ma mère était une hystérique d'hystérique et nous avions la paix dès qu'elle revenait chez nous après avoir passé un temps dehors à la recherche d'un homme et l'avoir trouvé. Et moi-même, très jeune, j'avais remarqué sur moi l'apparition de fantaisies sexuelles à mesure de la montée de la tension sexuelle... qui disparaissaient avec une masturbation un tant soit peu gratifiante (les rencontres amoureuses, liées à la culture, ont été chez moi peu faciles, du fait de l'hystérie maternelle qui surévaluait tout rapprochement corporel alors que j'étais un affectueux ; mais j'ai eu mes chances quand même). Ce point central de la théorie de WR est d'une richesse extraordinaire et véritablement révolutionnaire : guérissons les névroses par la satisfaction sexuelle ! Je pense que c'est, devant la critique de la valeur et celle du spectacle intégré, la

pensée révolutionnaire du siècle dernier et de celui qui passe aujourd'hui. Cette satisfaction sexuelle, bien évidemment, ne pouvait avoir lieu d'un coup de baguette magique, sinon peut-être chez la personne dont la cuirasse (la peur de l'orgasme coagulée dans le système musculaire et le système nerveux végétatif) avait la souplesse requise, au moment requis et dans la complicité requise. . . Federico Navarro estime à 4% la fréquence de ce genre de personnes.

La stase sexuelle est la source énergétique de la maladie mentale, sociale et affective. Cette stase est alimentée par l'impossibilité de décharger au cours du rapprochement amoureux l'énergie accumulée excédentaire. La cruauté est de la sensualité pervertie. Ce qu'a donc oublié ce cercle et ses ateliers, c'est que la thérapie ne peut travailler que sur l'énergie résiduelle immobilisée du patient.

Le point central de la psychanalyse est la *culpabilité* éprouvée par le sujet, culpabilité après une activité (psychique ou corporelle) sexuée que l'on a apprise « interdite » et refoulée afin de conserver l'amour des personnes dont on en attend : on paye cet amour au prix de son âme. Mais la psychanalyse n'a fait que décrire les plaisirs interdits, ne les a jamais déculpabilisés et particulièrement ceux de la femme. Est-ce que le cercle s'intéresse à la chose ? Non, bien sûr, sinon que sous la forme de la *psychanalyse*. Un nombre considérable d'ateliers a été consacré sur les « termes » de la psychanalyse sans que cet aspect de leur relation avec une sexualité au désir énergétiquement refoulé ait été souligné : que de temps perdu ! Certaines réactions font même penser qu'il faut qu'une telle approche de la sexualité perdure chez ces personnes, en maintenant cette confusion entre les réactions d'ordre hystérique légitimes, mais sans solution alors qu'on veut cacher l'hystérie sous le nom de « névrose identitaire » (j'y reviendrai un peu plus loin). Et ça, c'est grave, car la sexualité est ressentie comme une

agression continuelle pour des personnes qui ont été sexuellement agressées et au moindre geste, ce sera déplacé. Ce qui revient à dire que j'aurais agressé ces femmes dans leur « identité », ce qui est vrai, bien sûr, mais *que* dans leur identité où est perçue l'aspect de la surexcitation sexuelle liée à la charge de l'agression antérieure restée bloquée. Dans ce cercle, la sexualité reste dans les couvertures de la psychanalyse, c'est à dire celui de la culpabilité et du refoulement. Cela n'a rien de « reichien ».

J'avais demandé par deux fois, tant à JLSDLH qu'à ma psy (ce qui fait donc 4 demandes), à connaître les critères qu'ils considéraient comme définissant pour eux la bonne santé affective et mentale. Je n'ai reçu aucune réponse. Je l'ai trouvé très rapidement chez WR, dès les premières pages de *La fonction de l'orgasme*. Je me suis demandé si ces personnes étaient capables de me répondre. Le critère de bonne santé suivant la théorie de WR, c'est que la personne est apte à vivre l'orgasme, parce que la névrose – et surtout la psychose, tel qu'on m'a finalement catalogué pour me jeter comme un *incurable* – est entretenue « énergétiquement » par l'énergie excédentaire coagulée qui n'a pas pu être dissoute au cours de l'orgasme précédent ; l'orgasme étant la décharge complète et involontaire de l'énergie sexuelle excédentaire sous forme de convulsions involontaires dans la rencontre avec un être aimé au cours de l'acte sexuel. Dans ces ateliers, il n'a jamais été question de la qualité de cette décharge, de ces modalités et des succédanés ou roues de secours qui pouvaient être adoptés ; et encore moins de la possibilité-même de décharge. La plupart des personnes qui participaient à ces ateliers étaient célibataires, parfois de longue date, de toutes façons, par peur du sexe opposé, légitimement ou non (c'est pour cela qu'on y admet l'homosexualité, sexe correspondant au vôtre et dont on est susceptible d'avoir moins peur). Il n'a jamais été question de ce problème même à travers l'évocation des concepts de la psychanalyse : la satisfaction sexuelle, la masturbation (il

ne s'agit pas de jouer à touche-pipi ou de jouer au docteur, comme des enfants) et la crainte de soi et/ou de son partenaire n'ont jamais été évoquées. Ce serait de l'ordre du personnel, de l'intime, de la séance de psychanalyse. Il n'a été parlé de « charge et de décharge » qu'une seule fois, et cela a été de mon fait. Et je sais que même au cours d'une séance de thérapie qui peut s'étaler sur huit années, cette question n'est pas évoquée comme un problème de l'amour, celui qu'on veut donner et celui qu'on reçoit, qu'on peut recevoir ; et on comprend pourquoi une telle thérapie dure ces huit longues années si peu fructueuses.

J'ai aussi dit par deux fois à JLSDLH que je pouvais présenter deux ateliers, un sur l'orgone (dont j'avais fait des conférences ailleurs), l'énergie vitale décrite par WR et un sur la cuirasse caractérielle, une autre découverte de WR. Silence dans les coulisses.

*a - l'hystérie revue par le chef en identitaire et le Com de Brest*

Une des disputes la plus flagrante qui a eu lieu au cours d'un des ateliers d'études, est celle relative à cette obstination de JLSDLH de vouloir changer la dénomination de la « névrose *hystérique* » en « névrose *identitaire* ». C'était, disait-il, pour ne pas accabler davantage les femmes, car l'étymologie du mot « hystérie » viendrait de « utérus » et que l'hystérie est aussi une névrose masculine. Ce que j'ai eu beaucoup de mal à comprendre, car je n'en voyais pas du tout l'utilité. C'est que, selon lui, la personne, qu'elle soit femme ou homme, ne présenterait *qu'un* problème d'« identité » vis à vis de son sexe. Ainsi, pour lui, il rétablissait l'égalité des sexes dans cette névrose « identitaire » et précisait et en présentait une étiologie, tout en écartant la sexualité sous sa forme aliénée : la problématique de la possibilité de la satisfaction et de ses modalités chez la personne ayant touché sa « génitalité » sans accepter réellement cette accession. Or, affirmais-je, la névrose hystérique est précisément relative à la sexualité et non

pas à l'identité sexuelle, et, de plus, on sait très bien que tous les médecins attribuent aux deux sexes la capacité d'avoir cette névrose (même wikipédia le note dans son châpo). Mais non : il s'agissait « d'identité » et non pas de « d'hystérie ». J'ai baissé mes fusils et abdiqué devant les charges du public : devant tant d'obstination, ajouter quoi que ce soit ne sert à rien. Le public ne voyait pas l'intérêt d'un tel centrage sur la sexualité : le chef correspondait à ce public, mais cela n'avait plus rien de « reichien », ou une édulcoration de cureton. La base de mon désaccord était que WR spécifiait que l'hystérie (qu'il attribuait aux deux sexes et caractère auquel il consacre un chapitre entier dans *L'analyse caractérielle*) était de nature purement sexuelle, et non pas de nature « identitaire » où la personne ne se reconnaît pas dans son identité, surtout sexuelle, au contraire ! C'est l'incarnation contre la spiritualisation asexuée de JLSDLH.

Mais j'ai poursuivi mes recherches. D'abord sur cette fameuse « étymologie ». Hystérique ne vient pas d'utérus, mais de « matrice », c'est à dire « ce qui possède la force qui génère ». En poussant plus loin, j'ai trouvé que ce mot était employé originellement pour désigner « les souffrances de la seconde femme », celle que le mari délaissait et qui était frustrée dans son désir de satisfaction : l'hystérie est liée aux avatars de la condition féminine dans le patriarcat : pourquoi en supprimer le mot ? Et dès les temps anciens, il avait été remarqué que les hommes aussi avaient de possibles comportements « hystériques ».

Dans un premier temps, j'ai traduit un texte que j'ai mis à la disposition de tous, de E. Baker sur le « caractère » hystérique. Dans un second temps, j'en ai parlé à ma psy... qui a dû faire fuiter mes observations désapprobatrices.

Un autre jour (24/12/2014), je tombe sur la définition du « trouble de la

personne histrionique » (extrayant elle aussi la sexualité comme point central de la problématique de ce comportement) qui est exactement celle, au mot près, que donne le chef de sa névrose identitaire. Par texto, je lui en fais part, et lui demande pourquoi il n'utilise pas ce mot à la place de celui d'identitaire (qui me gênait beaucoup à cause du polymorphisme de sa consonance « politique »). Il me répond que « oui, il connaît ce mot, mais qu'il conserve le mot identitaire, précisément pour son aspect offensif et politique ». Je me suis dit que, soit cela cachait quelque chose (mais ce serait parano de ma part de le penser), soit il voulait vraiment se caractériser, se donner un ton de créateur.

Interrogé par cette obstination qui le rendait ridicule aux yeux d'un « reichien », j'ai cherché pourquoi le chef insistait autant sur ce *retournement* de la théorie de WR sur la sexualité. Et finalement j'ai trouvé ceci.

La *supercherie* ne se situe pas là, elle se situe dans le fait d'affirmer par le négatif que la *satisfaction sexuelle* provient de l'utérus afin de faire oublier que sa source émane du *vagin* et que l'hystérie, maladie patriarcale par excellence, a reçu son nom en tant qu'altération de la relation à l'autre provoquée par le patriarcat : la femme n'y ayant de statut que comme reproductrice (utérus). Ainsi, sous le sourire de l'égalité psychique des sexes, on supprime le plaisir – en lui ajoutant l'intention d'une reproduction – que les deux sexes éprouvent de se rapprocher uniquement en vue de ce plaisir, sinon qu'en *image*, comme *identité* et non plus dans la profondeur de leur vécu ; et on évite de parler de sexualité, c'est-à-dire du vagin (la gaine, le fourreau, et non pas la matrice) et du pénis dans leur *relation* qui est *fondamentale*. La *supercherie* est d'affirmer que la maladie de l'hystérique provient de son utérus alors qu'il s'agit de son *vagin* – pour l'homme il s'agit de l'anesthésie végétative du *gland* qui provoque son insensibilité – dont elle ressent de l'effroi à la moindre sensation (il pourrait

paraître paradoxal que dans l'hystérie, l'insensibilité du gland masculin réponde à une surexcitabilité du gland féminin, mais cela s'explique par la similitude des deux systèmes nerveux où chacun à une correspondance organique avec le nerf pudendal, tandis qu'une bonne partie du gland pénien et la plus grande partie du vagin sont innervés par le nerf hypogastrique ; et c'est l'asthénie du nerf hypogastrique qui diminue la sensibilité de l'organe.)

Ce retournement de l'attention du centre à l'accessoire recèle une intention. Se dire gonflé de l'expérience de la thérapie pour s'en faire un professeur, et affirmer devant tous que l'identité est supérieure à l'organe qui vous la donne dans la satisfaction qu'il procure, est puant, car, précisément, c'est ici la justification de la maladie du patriarcat qui chapeaute l'ensemble des possibilités de satisfactions sexuées. Par une affirmation ringarde et fausse, JLSDLH ne fait donc que corroborer ce patriarcat et donne à l'ensemble de la théorie de WR qui critique assidument ce mode de domination du bonheur, un goût de vase de petit chef. Au lieu de prendre la direction opportune, JLSDLH recouvre d'une couche supplémentaire la clarté du problème de l'hystérie en le voilant de sa propre impuissance qu'il cherche à dissimuler.

Dès lors, outrepassant la rigoureuse recommandation de WR sur la bonne santé *biopsychique* du thérapeute, il peut adouber un analysant célibataire et parfois de longue date, ou une autre dotée d'une santé sexuelle déplorable.

a' - *Le Com de Brest*

Mais il y a une autre dissimulation. Le chef s'étale longuement en encensements sur une personne qui lui plaît beaucoup et dont il se dit ami. Dans la région de Brest, il y a un psychologue au crâne ciré qui est « spé-



cialisé » dans le traitement des personnes qui se présentent à lui comme ayant un problème d'*identité* sexuelle : « Mon attirance vis-à-vis du même sexe est-elle véritable ? Suis-je vraiment d'un sexe alors que je me sens de l'autre ? Etc. ». J'ai eu l'occasion de croiser deux fois cette personne (nommons-la « Com » à la lettre près).

On peut comprendre pourquoi une telle théorie de l'« identité » est importante lorsqu'on s'aperçoit que cette personne a pour gagne-pain un métier qui consiste à entretenir l'ambiguïté « sexuelle » par des certificats officiels d'identité sexuelle. En ayant pour point d'appui cette identité en lieu et place des comportements de *caractère* hystérique – liés à la puissance de la sexuation demandant une satisfaction dont on ressent au fond de soi l'exigence sans pouvoir lui donner de nom, et dont on cherche une autre forme d'expression qui vous en écarte « au plus près » car elle vous fait peur – on peut démontrer une théorie de l'identité – qui contourne par là-même du problème de l'orgasme selon la définition selon WR – permettant de certifier que cette identité existe bel et bien. Elle existe bel et bien, mais en *image*, selon une image que l'on a de soi, tributaire, évidemment, de son propre vécu en tant que tributaire d'autrui au cours de son enfance. Les images, ça rapporte à d'autres que ce qui les vivent.

Lorsqu'on reçoit dans son cabinet spécialisé dans l'affaire des personnes qui se présentent comme ne sachant pas qui elles sont sexuellement, il vaut mieux écarter la théorie de l'hystérie pour prendre celle de l'*identité*, plutôt que traiter ces gens comme ayant un problème de satisfaction sexuée en relation avec leur *réalité* sexuelle. Il est plus facile de maquiller l'orgasme selon les oripeaux identitaires de la personne qui se présente à ce genre de Com, donc de professer que tout le monde a droit à une identité sexuelle qui lui convient et tutti quanti, plutôt que d'aider la personne à lâcher ses défenses, son angoisse d'orgasme selon son sexe. Bien

évidemment, cela remet en cause la conscience qu'à ce Com de la qualité de l'orgasme, c'est à dire, la sienne, de qualité, orgastique, qui n'est pas tout à fait la mienne, au moins selon la forme. Non pas que je sois critique quant à la recherche de l'orgasme suivant ses craintes, mais plutôt de confirmer dans le béton de la théorie, ces craintes comme légitimes au point de les dépendre de la qualité de l'orgasme selon WR. Sans avoir trouvé de réponse sérieuse, je me demande encore s'il existe une relation entre les crânes chauves et l'insensibilité du gland, comme chez ces prêtres qui se tondent volontairement la tonsure comme certificat d'abstinence.

Ce Com avait posé un jour la question (je l'ai déjà dit, mais les termes sont un peu différents), lors d'un passage à un des ateliers : « Comment savoir si une personne vous ment ou pas ». J'avais répondu à sa demande : « Tu trouves là où cette personne veut prendre le pouvoir sur toi et c'est là qu'elle te ment ». Son incertitude correspondant à son ambiguïté, lui donner une réponse pratique correspondait à se vouer à sa haine. Ça n'a pas manqué lors de mon « invitation » où m'a été sommée mon éviction.

Ce Com est donc un faux-cul et son copain le chef d'en soutenir la peinture, car ils sont de la même eau. En remettant en cause leur théorie de « névrose identitaire » (qui, en outre posait une grave confusion politique totalement inutile avec les « groupes » identitaires d'extrêmes droites) je remettais en cause leur manière de gagner leur pain sur la misère sexuelle des gens... manière qui est de la corroborer au besoin. C'est psychologue DESS et ça se dit « reichien ». Lorsque j'avais présenté à ma psy un premier jet de ma future carte professionnelle, j'y avais mis « Thérapie reichienne » (conclusion du cursus que j'étais en train de poursuivre dans ce cercle) : ce Com m'a demandé sur quoi se basait une telle affirma-

tion... Outre cela, on voit la tenue du secret professionnel de ma psy, en preuve tangible puisque cette carte était sortie de son cabinet pour atterrir dans ses mains ; on voit aussi l'aspect « reichien » d'un tel cursus et ce que je me permets d'en critiquer.

b - *le complexe de « castration »*

Dans la poursuite de cette manière de sexuellement neutraliser les concepts psychanalytiques en prenant pour prétexte d'y rétablir l'égalité des sexes, une autre discussion a eu lieu au cours d'un atelier avec pour centre le « complexe de castration » : « les femmes n'ayant pas de pénis, disait le chef, quel mot pourrait-on donner à ce concept pour qu'il s'applique aux femmes ? »

J'ai mis les pieds dans le plat en disant qu'« il ne s'agit pas de « castration » physique, mais psychique et qu'il s'agit donc là de la perte d'une *sensation* de ses organes génitaux, de la coupure de la sensation, ce qui peut être ressenti par les deux sexes *également*. De plus, s'il ne s'agissait que de castration, on parlerait de testicules (les sensations liées au scrotum correspondent à celles liées aux grandes et petites lèvres), ce dont les femmes, bien sûr sont dépourvues en équivalence, sinon qu'en ovaires et qu'il serait difficile de « castrer » les ovaires d'une femme (quoique moult chirurgiens prennent un vicieux plaisir à le faire en pratiquant l'hystérectomie). Parce que cette *sensation* ne se solde pas seulement par la perte du scrotum et des testicules, mais par celle de *l'usage* de son pénis (dont l'équivalent, dans le cadre de *cette* sensation, est le vagin), il ne peut y avoir d'équivalent physique chez la femme à la castration physique de l'homme. Car à l'âge de l'apparition de ce « complexe », dans notre société patriarcale l'usage du pénis n'est pas reconnu en tant qu'organe de copulation (et encore moins celui du vagin, sinon que comme seul canal de naissance souvent origine de douleur, loin d'être une source de plaisir

orgastique pour la plupart, hélas !), mais au plaisir de l'hédonisme dont l'équivalent est alors le clitoris. L'excision ne correspondant pas non plus à la demande du chef, quelle serait en conséquence l'intérêt d'un tel apport à la théorie ?

(Je profite de ce sujet pour lever une ambiguïté. On dit que, dans la sexualité, le clitoris correspond au gland pénien, or si physiologiquement et du point de vue de l'embryogenèse cela est juste, *du point de vue fonctionnel*, l'organe qui correspond au gland est le *vagin*, pas le clitoris. Cela signifie que la femme est pourvue d'un organe supplémentaire de plaisir par rapport à l'homme : le clitoris, qui n'est pas des moindres. Mais il faut souligner deux fois cette confusion pour la lever : du point de vue *fonctionnel*, ce qui correspond au pénis est le *vagin*, et vice-versa, le *vagin* au pénis. Si on prend comme correspondance *fonctionnelle* le pénis et le *vagin*, le clitoris est un organe supplémentaire de plaisir. À partir de ce point de vue fonctionnel, par exemple, le désir de la femme de posséder un pénis correspond à une *asthénie* de son *vagin* : elle ne sait pas ce qu'est son *vagin*... personne ne le lui a appris. La sensation de son *vagin* a été accaparée par son clitoris auquel elle s'est additionnée...)

Mais, il n'était pas satisfait : il a insisté encore au moins du triple du temps déjà passé sur cette affaire : il voulait trouver le mot d'équivalence... ce qui n'a pas eu lieu, évidemment. De cette affaire, j'en ai fait un papier, qui a été très peu lu. Mais ce que j'y souligne, est ce fondement que j'ai déjà souligné : la *sensation* : ce chef, avait-il une sensation encore de ses organes génitaux pour demander un tel *distinguo* ? Qu'éveillais-je en lui, dès lors, avec ma vivacité ? Fallait-il faire *apparaître* des organes pour dénoncer spécifiquement chez la femme le complexe de castration ? Je veux dire : parce que l'organe sexuel masculin est visible, que l'on peut prendre en main et qu'on peut le castrer, quel serait l'équivalent recherché par ce chef chez

la femme ? Cette question est grave : comme je l'ai dit dans mon papier : faut-il que la femme subisse la souffrance que l'on inflige à l'homme ?

*c - des actings du commerce*

Assez tôt, j'avais demandé une liste des « actings » liés à la pratique de cette « thérapie reichienne ». Le chef m'avait dit que cela n'était pas possible, qu'il fallait d'abord tous les pratiquer au long du cursus pour en connaître les effets qui doivent être maîtrisés ou au moins reconnus. Je notais soigneusement en tirant la langue chacun de ceux auxquels on voulait bien nous donner accès. Et puis, une année plus tard, le chef publie un livre qui contient la liste détaillée de tous ces actings. J'avais trouvé cela assez fort de café : il fallait passer par le commerce pour, d'une part que cette liste soit divulguée, d'autre part que les membres du cursus qui devront les mettre en pratique y aient accès, et pour finir, quelle est la teneur de la « dangerosité » de ces actings alors qu'il sont diffusés au vent des acheteurs ?

Le chef nous avait affirmé avoir recueilli ces actings des travaux de Federico Navarro qui, lui aussi, avait recommandé qu'ils restent restreints au cadre des formations et en soient jamais publiquement divulgués. Il est donc le premier à avoir brisé le serment, comme ma psy a brisé celui du secret professionnel.

Il nous avait déjà raconté comment il donnait des démonstrations de ces actings, en une année scolaire, lorsqu'il était professeur d'université, sans qu'on comprenne les restrictions présentes. Aussi, si le chef, disons un mois ou deux avant la publication du livre, nous avait dit « Bon, les amis, dans mon prochain livre, va être publiée la liste détaillée des actings. En primeur, la voici pour vous tous » j'aurais trouvé cela, disons... honnête (quoique que cette fameuse recommandation sur la dangerosité se trouvât

sérieusement mise en cause), mais il n'en a rien été : nous avons tous été mis devant le fait accompli. Ça c'est malhonnête et ça dénonce le pouvoir qui est mis en place comme moyen de domination, de pouvoir sur les membres participant à ce cursus, ou sinon, un mépris manifeste pour eux : il ne pouvait pas nous la donner, cette liste détaillée des actings, car alors il n'avait plus le pouvoir du secret de tout ce qui l'entoure et entoure leurs « effets », sans remettre en cause cette faramineuse dangerosité dont nous serions encore les derniers (c'est à dire : toujours les pseudo-premiers) à en connaître la teneur ; c'est se moquer de la gueule de son public.

D'autre part, ces actings étaient comme pratiqués selon une mécanique : durant au plus une vingtaine de minutes. Et lorsqu'ils ne produisaient pas d'effets, c'est que le patient n'était pas prêt à en accuser réception ; de sorte que si on restait comme de marbre, on était soit coupable, soit insensible, soit immature, soit sérieusement cuirassé. On était dans un bain. Je voyais des gens y répondre rapidement, tandis que je restais comme un pantin procédant à des gesticulations. Cela m'a intrigué. Et puis j'ai eu l'occasion d'aller faire un stage d'orgonothérapie durant cinq jours à Oslo, en juin 2015, proposé par des États-Uniens et organisé par des Norvégiens. Là encore, on pratique des actings, mais de manière bien différente et manière où je ne suis pas resté longtemps de marbre. L'énergie de la cuirasse est l'énergie qui n'a pas été *dissoute par le contact* avec autrui lors de l'orgasme. Ce *contact* est ce qui manque à la personne pour dissoudre cette énergie qui entretient dynamiquement la cuirasse caractérielle. Cette énergie se manifeste sous la forme de ce que WR nomme le *plaisir-angoisse*, ou, si la personne est proche du dénouement de sa cuirasse (lors du rapprochement amoureux, s'entend), *l'angoisse d'orgasme* (en ce sens, *l'hystérie* est un marqueur de la progression de la personne vers la satisfaction orgastique). L'énergie qui entretient la cuirasse est le *refus de contact* avec autrui, c'est ce fameux « NON ! » du *Meurtre du Christ*. Chez

tout un chacun, ce « NON ! » existe quelque part, avec plus ou moins de force, crispé sur un acte passé que cette énergie rend toujours présent. Un acting sollicite cette énergie sur cette crispation, sur cette coagulation de l'énergie ; encore faut-il que soit *actuel* le contact avec autrui, sinon on fait de la gymnastique. Au cours de ces ateliers, entrer en contact avec autrui n'est instruit qu'indirectement, sans le savoir, par incidence. Mais si on détient ce savoir, on *touche* la personne, on est en contact avec elle, pas obligatoirement physiquement, mais énergétiquement, car le processus thérapeutique est le retour comme renouveau du contact avec autrui, comme naturel et même comme désiré. Dans le cadre de ces ateliers du cercle JLSDLH, ce point de vue pose un problème à la fois parce que la peur du contact n'est pas clarifiée, le plaisir-angoisse est ignoré et l'angoisse d'orgasme n'a été évoquée par moi qu'en une seule occasion possible : aucun point théorique pour se rassurer de sa réalité. De ce point de vue, ce cercle est un désastre théorique.

J'ai vu un « thérapeute reichien certifié » faire l'acting du « non des poings » avec une telle mollesse qu'on se pose la question de la qualité de l'énergie qu'il peut mettre au cours de ses « aides thérapeutiques » : c'était aussi un célibataire. Comme je l'ai dit plus haut, la consistance de cet enseignement était de la psychanalyse. Seuls les « actings » pourraient se dire « reichiens » puisqu'ils ont été piratés de la technique de la végétothérapie de Federico Navarro. Mais cette descendance, contrairement à la pomme qu'on est sûr de trouver au pied du pommier, ne légitimise pas le résultat obtenu, ni l'emploi qui en est fait. De toutes les façons, pour quelque personne qui est coincée, le mouvement induit par n'importe quel « exercice » un peu répétitif, provoquera des émotions, surtout lorsque ces mouvements sont pratiqués dans un cadre thérapeutique qui est déjà une suggestion de sollicitation d'émotion.

Les actings émeuvent donc les gens, cela ne fait pas de doute, parfois avec des réactions qui font penser aux exorcismes : une forme d'hystérie qu'on voudrait « identitaire » pour n'en pas percevoir le mouvement profond qui se cherche et s'évite à la fois. Et cela est arrivé plusieurs fois et j'ai trouvé que les réactions des leaders étaient bien... comprenaient-ils ce qui se passait ? Refusant le cas de l'hystérie, comment expliquaient-ils ces réactions énergétiques ?

d - *la courbe de Chestnut Lodge*

Le chef nous recommandait toujours de lire sa littérature. J'ai lu aussi de lui *La courbe de Chestnut Lodge*. Cette brochure présente la thèse selon laquelle une personne ayant un trouble de l'affectivité pouvait passer d'un état à un autre, proximal, en mieux ou en pire, de sorte qu'il est recommandé d'éviter de la placer dans une définition rigide de son trouble qui peut l'enfermer dans une case et la réduire à ce qu'elle n'est pas toujours. Les gens de l'hôpital psychiatrique *Chestnut Lodge* avait pour cela établi une courbe, sur laquelle étaient posés les différents états de la santé mentale, allant de la simple névrose d'un côté à la schizophrénie de l'autre, en passant par les boder-lines, etc. À la lecture de cette courbe dans cette brochure, je reste muet : je ne la comprenais pas. Je ne la comprenais pas, car les deux extrémités (le côté bonne santé et le côté schizophrénie) étaient chacune pourvue d'une flèche (quel est le pire de la schizophrénie ? celui de la bonne santé ?) et se rejoignaient entre elles ; je ne comprenais pas pourquoi. Cela ne correspondait pas à la thèse du livre. En fait, cette courbe avait été dessinée sans aucun soin. Les deux extrêmes, évidemment, ne se rejoignent pas ! J'ai alors re-dessiné cette courbe, correctement (en y mettant même le terme de « névrose d'identité » pour ne pas trop faire penser que je suis un pinailleur) et l'ai envoyée, toute propre, au chef, pour qu'il s'en serve. Le chef a édité un livre (celui dont je parlais à l'instant), plus tard, et avec une fois encore, le schéma de cette



courbe. Au lieu d'avoir utilisé mon dessin, ou un autre dans le même genre (c'est à dire, d'avoir *corrigé* son erreur précédente), cette fois-ci la courbe se présente carrément sous la forme d'un cercle : au lieu de trouver une clarification, le lecteur y sera encore plus embrouillé de sorte qu'il ne comprendra rien de l'aspect positif de la thèse intéressante des médecins de l'hôpital psychiatrique de Chestnut Lodge. Ce ne sera qu'un détail qui donne le soin apporté à un livre et la prétention de celui qui l'a écrit.

e - la « *psychanalyse* » de WR selon JLSDLH

Au début de mon cursus, le chef poursuivait des descriptions de concepts psychanalytiques freudiens : je me disais d'abord que cela ne faisait pas de mal de se remettre au courant, mais ensuite, à la longueur ou plutôt à l'étalement de cette « *psychanalyse* » revue par le menu, je ne comprenais plus ce qui retournait de WR ou de Freud, car on sait que, si WR est un continuateur de Freud, *très tôt*, il s'en est théoriquement séparé (avec l'analyse caractérielle, l'économie sexuelle, le concept du masochisme et l'idée d'un thanatos antagoniste à l'éros, etc.) ; de la « *psychanalyse* » en tant que telle, la trouvant, sinon insuffisante, au pire une entrave à la compréhension de la maladie psycho-affective. Et, surtout, au cours de ces cercles d'études, il n'était jamais fait référence à la fonction de l'orgasme, au plaisir-angoisse ou à l'angoisse d'orgasme qui sont les fondements reichiens de la théorie de notre auteur en titre ; cette angoisse d'orgasme, si universellement répandue. À cela, s'ajoutait des références à Lacan, et d'autres aussi modernes qui se sont tout au long de leur carrière échinés à éviter de toucher à la misère sexuelle de leur temps, et même à mépriser la femme dans sa spécificité. Je ne dis pas qu'ils n'ont pas dit des choses intéressantes, ce que je dis c'est qu'il faut recaser ce qu'ils ont dit dans le cadre de la théorie de l'orgasme – ce qui n'a *jamais* été fait au cours de ces ateliers d'études. J'étais un peu perdu : les approches de l'angoisse (le

fondement de la séparation et, par sa coagulation, celle de la maladie affective) elle-même, étaient à l'opposé de ce que je pouvais m'attendre de telles « études ». Ce n'est que maintenant que je saisis qu'il ne s'agit pas d'un « cercle d'études WR », mais d'un « cercle d'études JLSDLH », ce qui est très très différent... et quoique mâtiné de véritable psychanalyse, beaucoup moins intéressant et sensiblement plus asexué, curé en somme. Le problème de la psychanalyse, c'est la culpabilité ; celui de WR c'est la santé affective (et la structure caractérielle qui lui correspond) à travers la santé sexuelle.

La pudibonderie de ce cercle était telle que le fait de parler des organes génitaux *féminins* a été de mon fait, fortuitement, et les femmes ont enfin pu souffler à cet allègement du couvercle : elles m'ont remercié lorsque j'ai parlé de la vulve, des lèvres, du clitoris, etc. et du vagin. Car, sinon, en 40 ateliers, ces mots n'auraient *jamaïs* été prononcés. Aucun conseil n'a été proposé pour résoudre d'éventuels problèmes liés à la sexualité qui se cherche. J'ai proposé le livre de D. Flaumenbaum (*Femme désirée, femme désirante*), mais je n'ai pas pu donner plus de conseil. Maintenant il y a l'*Approuve-Être*\* : quel scandale encore aurais-je provoqué de le présenter au groupe !

De même, lorsque j'ai affirmé que, selon WR, la procréation est secondaire à la sexualité et que le plaisir sexuel est bien antérieur au désir de procréer, et non pas le contraire comme le pensent toutes les religions du monde, il a fallu que j'aie cherché pour la leur montrer (et sous deux traductions différentes : la mienne et celle de Pierre Kamnitzer) la dernière phrase de l'introduction du *Meurtre du Christ* pour ne pas paraître bête, car ces gens qui se disent anarchistes reichiens, affirmaient que le

---

\* <http://l-approuve-etre.eklablog.com>

plaisir sexuel est le but de la procréation... ce qui est d'une brutalité très ringarde.

Il aurait fallu que je comprenne plus rapidement que dans ce cercle finalement assez intimiste et clandestin, il fallait que le conférencier restât au plus proche de son auditoire et ne le choquât pas trop en parlant de choses qui étaient sensibilisantes sans pour autant chercher à l'éveiller vers la fonction de l'orgasme : le socle de la théorie de WR. Cela n'empêche rien puisque les « actings » étaient inductivement des sensibilisations à la rigidité de la cuirasse lorsqu'ils dénouent l'angoisse des participants. Encore une hypocrisie. Et puis, j'étais lié, affectivement, à ce cercle, à la fois amoureusement et des amitiés qui y étaient naissantes.

En relisant *La fonction de l'orgasme*, dès les premières pages, WR précise que la psychanalyse est un frein à la compréhension de la maladie affective, que la majeure partie de ses concepts sont des détournements de l'attention du point central : *l'angoisse d'orgasme*. Finalement, chaque caractère est une manière spécifique de la coagulation de cette angoisse. La relation du patient au thérapeute (transfert ou quoi ou qu'est-ce, manipulation, etc.) sera toujours un évitement de ce problème. Avec ce problème pour axe, le patient tourne obligatoirement autour, mais ne veut pas le savoir, ni le toucher, ni rien, car il en a peur. C'est l'axe de la thérapie de WR.

e – *La théorie de l'orgone*

Sans fin parler de WR sans parler de l'orgone c'est parler de l'eau sous sa seule forme d'H<sub>2</sub>O. Peut-être le mot « orgone » a-t-il été prononcé trois fois, et sans définition précise. Pour cause ! cela revient à parler de l'orgasme sous sa forme organique, de sa *fonction* et de son fonctionnement ; et de la peur qu'il soulève chez l'humain qui a fait de l'abstinence une vertu. Je vais

*esquisser* l'orgone.

La théorie de l'orgone, l'énergie de la vie, de WR tient sur une formule : tension → charge → décharge → détente. La théorie de l'orgone a ceci de riche qu'elle traite de tous les organismes vivants, c'est à dire, doués de *pulsation* et de leur rapprochement ; et aussi bien de certains aspects des phénomènes cosmiques, tels que les nuages, les cyclones et autres ouragans, le rapprochement et le mélange des galaxies, la création de la poussière. Cette formule décrit aussi la tendance au rapprochement des corps et à l'orgasme, parce que, chez les êtres sexués, il est besoin d'être deux différents et complémentaires pour qu'ait lieu cette décharge énergétique dans le chaos amoureux de la conscience et de l'organisme sous forme de convulsions involontaires inhérentes au don de soi, assez souvent partagé, à 4 % environ... non... j'rigole !!! y en a plus, heureusement, mais pas toujours synchro dans la superposition.

Mais, à la différence du *qi* ou du *prana* qui sont immobiles, le principe de base de la vie selon WR est le *mouvement* de l'expansion et de la contraction. Finalement, la névrose ou pire la psychose, est ce mouvement qui s'est sclérosé du fait de la *résignation* du sujet à ne pouvoir pas lui laisser libre cours. Les interprétations particulières qui sont faites de cette résignation et de son résultat, sont inhérentes à la personne, sa structure propre, sa tolérance à l'admettre, son éducation, son milieu géographique et social, etc. La différence entre la névrose et la psychose est que dans la première la personne cherche *encore* à dépasser cette résignation du mouvement de la vie, car elle la sent encore en elle et venant toujours d'elle, à la fois cette pulsation et la restriction de son ampleur. La psychose met à l'extérieur de la personne ces mouvements : ses sensations ne sont plus perçues comme émanant d'elle, mais provoquées ou issues de l'extérieur, et s'en déresponsabilise.

D'autre part, les études de WR sur la libido comme énergie vivante, ont montré que le *mouvement d'expansion* correspond à une perception de plaisir (et vice versa) et que le mouvement de contraction correspond à une sensation d'angoisse. Un corps continuellement contracté est un corps à priori angoissé ; tandis qu'un corps qui ressent du plaisir de sa respiration vitale est, lui, toujours en *mouvement* : ce n'est pas seulement l'expansion qui est ressentie comme plaisante, mais essentiellement la *capacité* au mouvement. Ici, le mouvement est restreint, là, il est ample. Un corps dont la cuirasse caractéristique (la constriction induite essentiellement par l'adaptation sociale de la personne) est souple, tolère le mouvement. Le plaisir est un mouvement d'allant vers le monde ; l'angoisse est un mouvement de retrait du monde, un retour vers le centre.

La quantité du plaisir ou d'angoisse est relative à *l'ampleur* du mouvement qui induit ces émotions : c'est cette ampleur qui leur donne leur qualité. Ainsi, une faible énergie qui a un mouvement rapide peut correspondre, émotionnellement parlant (ce qui est ressenti par l'organisme), à une énergie chargée dotée d'un faible mouvement. Mais, tandis que dans le plaisir, la quantité de plaisir est sa propre qualité (il sera toujours ressenti comme plaisir), dans l'angoisse, cette qualité est toujours relative au *mouvement*, qu'il soit expansion ou contraction : c'est le mouvement même qui est ressenti comme angoisse. On sait qu'une rigidité ne peut admettre une expansion *trop* rapide, et cette expansion normalement destinée à être ressentie comme plaisir, alors devient (se change en) *angoisse* : un corps rigidifié par l'angoisse ne peut tolérer une expansion, car celle-ci est ressentie *aussi* comme angoisse.

Ceci est dû au fait que l'angoisse se heurte à une contracture neurovégétative et musculaire dont l'entretien énergétique (ce qui nourrit cette contrac-

ture) est le mouvement vital lui-même rigidifié. Rien de neuf sous le soleil. Une exposition progressive au rayonnement concentré d'orgone (dans un accumulateur d'orgone, par exemple) détend cette contracture chronique, sans ôter l'excès énergétique cristallisée dans la rigidité morale.

WR a démontré que cette énergie est présente partout, en toute chose et que c'est elle qui donne le mouvement de la pulsation à la vie : la vie se pulse elle-même d'elle-même. Cette énergie vitale et vivifiante se nomme *orgone*. Cette énergie se manifeste en chaleur, pression, électricité statique, point de rosée, dans l'attraction, etc. La quantité de cette énergie (qui lui donne alors une qualité particulière) est nommée par moi « tension orgonale ». La tension orgonale est toujours *relative*, c'est à dire qu'elle ne peut être mesurée que par rapport à une autre tension orgonale (la vie est partout et elle est partout variable). Cependant, la tension orgonale du sol, de la terre, de l'eau qui y circule est un bon point de référence.

La goutte d'eau reste cohérente à cause de sa tension de surface qu'équilibre la tension orgonale qu'elle contient : plus l'eau est chargée en orgone, plus la goutte peu grossir, car plus est cohérente sa tension de surface. Ainsi, que la tension orgonale vienne à décroître par une décharge électrique, par exemple, la tension de surface perd en proportion sa cohérence et la goutte d'eau auparavant cohérente, se divise en au moins deux parties, sinon un facteur de deux de manière aléatoire. Il en est de même pour toute substance enfermée dans une membrane, membrane qui est la cohérence de la tension de surface proportionnellement à la tension orgonale, la tension de la vie, sa capacité à retenir l'eau. Quand un organisme meurt, il perd sa tension vitale intérieure et sa membrane perd sa cohérence. Il peut aussi y avoir une décharge de l'énergie excédentaire en vue d'équilibrer la tension orgonale avec la tension de surface pour le plaisir du vécu. Cela se passe par l'addition de deux énergies et leur *frottement* qui amène à la décharge

commune (le plaisir), à un équilibre.

La respiration de cette tension orgonale ondule selon une charge et sa détente ; et par la charge provenant d'éléments de l'environnement et la décharge de l'énergie vitale *excédentaire* au travers de l'orgasme : c'est *naturel*.

La thérapie « reichienne » est entreprise en vue de rétablir la respiration du sujet de sorte que son angoisse diminue la tension immobilisée et d'inverser la perception du mouvement de cette respiration comme angoissante lorsqu'elle s'exprime dans un mouvement d'expansion, et soit perçu comme plaisir naissant.

La nature s'est trouvée confrontée à un problème : la croissance : pour qu'une *chose* devienne *être*, il fallait que cette chose *croisse* (*gonfle* comme le dit WR). La différence entre le minéral et l'organique est la pulsation dont l'organique est doué (on attendra sans fin l'ordinateur capable de pulsation qui, elle seule, permet la perception de l'émotion). Mais cette croissance doit avoir une limite, sinon elle envahit tout. La nature a donc posé une limite à cette croissance relativement au milieu dans lequel cet être se développe. Pour cela elle a choisi de décharger une énergie excédentaire en fonction de l'être et de son environnement (tension → charge → décharge → détente).

Chez les végétaux, la croissance est continue, jusqu'à la mort, suivant un rythme, généralement celui des saisons ; et la perpétuation du végétal a lieu régulièrement à un moment du cours de l'année (le tour de la planète ou de son satellite autour du soleil en un même lieu cosmique) qui renouvelle sa *puberté* (reconstitution *ab nihilo* des organes sexuels) ; tandis que chez les animaux, la nature a proposé une seule puberté : aux alentours de la puberté, l'animal cesse de croître (il se développe, mais cesse de croître : l'arbre

croit toute son existence, comme toute plante, quelqu'en soit la durée de vie). La différence entre le minéral et l'organique est la pulsation ; celle entre le végétal et l'animal, est une seule puberté pour ce dernier, tandis que le végétal (suivant le rythme des saisons) a plusieurs pubertés, pubertés qui ne signifient pas que cesse sa croissance, comme chez l'animal.

Tout cela je l'ai découvert à partir de la théorie de l'orgone ; et tout cela (qui est pourtant simple) est dénié parce que la vie est sexuée et qu'on refuse qu'elle le soit : tous nos savants sont des chérubins qui refusent le mouvement de la vie, sa sexualité. Parler de puberté comme élément déterminant du fonctionnement de la nature dans un cours d'évolution darwiniste est aberrant. Et pourquoi donc ? Parce que ces chérubins se sont *résignés* sur la possibilité de se régaler de la vie *avec* leur sexualité, le fait d'être doté d'un des deux (il n'y en a *que* deux) sexes. La cellule autonome se décharge en se divisant de sorte que sa tension *superficielle* redevienne supportable relativement à son environnement (cette division-décharge se fait selon le *Nombre d'Isidore* qui est le nombre de l'orgasme : *un moins deux racine cubique de un demi*) ; chez le pluricellulaire, la décharge se fait par la rencontre (*addition* de un plus un), la fusion des énergies (fusion de ce *un plus un*), leur confusion et de la *division* de la tension de cette confusion : chacun de deux organismes s'est déchargé en tension du Nombre d'Isidore) : c'est la détente.

Une personne *résignée* sur la sexualité ne peut composer de telles formules qui tentent de décrire la marche de la vie, et pourtant, ces formules peuvent être transmises. Cette *résignation* est la coagulation, précisément, du mouvement vital, de cette respiration que l'on doit sans cesse ressentir pour que nous, humains dotés du pouvoir de l'image verbale, en gardions la vivacité vivante à travers sa description. Mais cette *résignation*, dès qu'elle voit la vie vivante, ne peut tolérer un tel scandale, car cette vivacité lui montre



*sa* résignation, c'est à dire son désir d'être elle aussi vivante mais de *ne le pouvoir pas*. C'est ainsi qu'elle va chercher, comme contre son gré (elle l'affirmera haut et fort !), à détruire ce qui est si vivant devant ces yeux, car intolérable ; et pour cela tous les moyens lui sont bons.

## 7 - Divers

### a - *la liste de discussion*

Je comprends maintenant pourquoi j'ai reçu une si forte désapprobation à l'ouverture de *la liste de discussion* : le chef ne pouvait rien y maîtriser et cela lui faisait énormément peur. Les arguments pour en empêcher la présence étaient étonnants. Pour faire dans la parodie, je dirais que le plus étrange dans cette affaire est qu'on a tenté d'interdire un moyen de communication entre les membres des ateliers : les arguments qui ont été produits pour m'empêcher de la créer dénotent tous une peur : l'Internet, la divulgation des activités du groupe, des personnes qui y participent, l'utilité même ne se faisant sentir que comme contrainte aux personnes. Quelle conception paranoïaque du monde, alors que nul n'était obligé d'y participer ! Et j'y ai retrouvé la voix de celle qui parlait le plus fort lors de mon invitation-éviction ! Il ne s'agissait pas pour le chef et sa clique de poser des règles, mais d'*interdire*. Pour un groupe « thérapeutique » encore une fois, c'est assez paradoxal, sinon qu'à comprendre la propension au pouvoir, à la maîtrise des pensées et des personnes.

### b - *mes articles*

Les ateliers m'ont inspiré quelques articles. J'ai donné les adresses de ces articles. On devait leur soupçonner un contenu d'idées légèrement différentes de celles promulguées par le chef, car ils ont été peu lu et n'ont reçu que peu d'échos, par-ci par-là. C'est ici que je me demande

autour de quoi ce groupe se réunissait, quelle est la cohésion de ces personnes aussi peu théoriques et aussi peu pratiques. À part quatre ou cinq personnes sur plus de soixante que j'ai rencontrées, il n'y a eu aucune rencontre en dehors des ateliers. Comme si hors de ces ateliers, un potentiel explosif pouvait en dégoûter d'une prochaine participation : pourrait-on se regarder dans les yeux après avoir bavardé ensemble, de manière autonome ? Ou bien, ayant constaté le potentiel des gens au cours des ateliers, n'est-il pas à craindre que l'on se voie en dehors d'eux ? Ou bien une conscience mise en commun des imperfections était telle que la critique demandait une action trop radicale ?

*c - les thérapeutes certifiés « reichiens » et malgré tout célibataires*

Il y a des « thérapeutes reichiens » qui sont célibataires de longue date, alors que WR spécifiait bien qu'il fallait que ces personnes soient saines, c'est à dire qu'elles n'aient pas de stase sexuelle et soient capables d'amour – qu'elles soient amoureuses ! – pour comprendre l'amour qui est « bio-psychique ». Je ne dis pas qu'elles ne sont pas capables d'aimer, mais de ne pas pouvoir aimer sexuellement, comme la sous-chef par exemple, n'aidera pas le patient à résoudre sa stase sexuelle. Dans une société qui fait depuis des siècles de l'*abstinence* une vertu, rester dans le célibat est un aveu d'échec dans les circonstances qui nous intéressent. On va me dire qu'il faut trouver *la* personne, etc. *Cette* personne n'existe qu'en *image*, qu'en rêve : un peu plus de terre à terre rend garant un compromis en vue d'une dynamisation du bonheur. La peur de l'agression sexuelle principalement chez la femme, et qui se manifeste dans le désir de cette satisfaction quasi-absolue (et qu'on atteint en pratique pas dans ces conditions) n'est pas suffisante pour montrer qu'on attend l'amour, mais davantage qu'on a peur d'autrui, qu'on ne sait plus s'y adapter du fait de cette crainte et que l'aventure qui nous oblige au risque, est une fleur desséchée. On n'a qu'une vie,

les plaies doivent guérir, sinon on ne vit plus. Ils ont été certifiés « reichiens » par le chef.

De plus, ces gens se revendiquent exclusivement des termes de « thérapeutes reichiens » : se dire thérapeute reichien serait-il réservé à ces seules personnes ? Oui, bien sûr, puisque sous cette dénomination, il n'y a rien de reichien dans ce qu'elles pratiquent. Mais alors : pourquoi utiliser le mot « reichien » ? Plus vendeur, sans doute, mais pas moins falacieux ! Ou bien détourner l'espoir de bonheur lié à la sexualité satisfaisante...

*d - les vieilles histoires d'il y a quinze ans*

Le Com de Brest a été piocher des vieilles histoires d'il y a quinze ans, que j'ai vécues de loin ou de près avec le milieu reichien. Je me demande encore si, à cette époque, il ne devait pas régurgiter le lait de sa mère, ou peut-être un peu plus tard, cette époque où la morve sort de son nez, indiquant par là ses problèmes de masturbation, car tout ce qu'il en a dit ne sont que des calomnies, des déformations de la réalité, comme il sait le faire en entretenant l'ambiguïté chez ses patients et dans la société.

*e - de la démocratie interne*

Pour finir, dans cette organisation « démocratique », la déléguée (nommons-la B. : deuxième lettre de l'alphabet) au dispatching de Lyon n'a pas été élue, mais bien désignée, en huis clos, par le chef et la tavernière, imposée à tous par un tour de passe-passe verbal, présélectionnée pour éviter d'éventuels troubles-fête. Cela aussi je l'ai souligné dans un courriel privé à l'intention du chef. Elle a été choisie avec profit, car elle a été très obéissante et a corroboré à charge le délit et a été le bourreau des ordres du chef en ne me permettant plus de communiquer avec le

groupe : c'est *cela* l'anarchie revendiquée par le chef. Quand on laisse au chef le pouvoir, c'est qu'on ne se sent pas capable, soi, de l'assumer, on l'octroie et le renforce alors *au double* : sur autrui et sur soi. Le véritable processus démocratique qui aurait dû se passer, est une *décision du groupe* de ce qu'il y avait à faire ou pas, *avec l'intéressé*, et non pas obéir à une décision d'un petit chef qui y reçoit son sacre : on se reconnaît alors comme le porteur de ses *lubies* libertaires.

~oOo~

En venant y chercher des réponses, je n'ai jamais dérangé dans ce cercle que les gens qui désiraient se complaire dans sa platitude, c'est à dire dans le statu quo qui chapeaute le problème de la satisfaction sexuelle paire que pose avec tant d'acreté cette société.

CIA, le 29 janvier 2016  
revue le 18 août 2016